

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 14

Artikel: Une belle fête revanche : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Se brise en cinq morceaux ma pipe infortunée :
Tandis qu'alors, perdant l'usage de mes sens,
Je demeure muet sur ces débris fumants.

C'en est fait, tu n'es plus, ô ma pipe chérie,
O ma consolatrice, ô ma fidèle amie ;
Le destin, à ton corps prodiguant des beautés,
Le fit pour redoubler encor ses cruautés.
Pour moi, dont le bonheur consistait dans ma pipe,
Je t'adresse ces vers à toi, mon cher Aleippe,
Dont la tendre amitié compatit à mes maux.
Je te voue en ce jour mes funèbres travaux.
Heureux si mon récit, faisant couler tes larmes,
Pour ton sensible cœur possède quelques charmes,
Bien plus heureux encor si tes yeux attendris
Viennent quelques instants pleurer sur ces débris.

7 janvier 1814.

Alex Vinet.

UNE BELLE FÊTE REVANCHE

Il y a quelque temps, M. John Landry, ancien syndic d'Yverdon et doyen du Grand Conseil, a publié, dans le *Journal d'Yverdon*, un très intéressant historique de nos chemins de fer vaudois. On a eu l'heureuse idée de nouer la gerbe et d'éditer une brochure qu'on a eu l'aimable attention de nous adresser. Nous l'avons lue avec un vif intérêt et nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire une page qui, certainement donnera à plusieurs de nos lecteurs l'envie de lire le reste.

Il s'agit du récit des fêtes d'inauguration, en 1862, à Fribourg et à Lausanne, de la ligne Lausanne-Fribourg-Berne (ligne dite « d'Oron ») dont le tracé avait donné lieu de vifs débats, à de laborieux pourparlers, à des conflits de compétence que rappelle M. Landry. Puis, il arrive à l'inauguration.

Après avoir suivi les péripéties de la lutte acharnée que nous avons essayé de résumer, on est véritablement ahuri en lisant le récit de cette fête magnifique dans les journaux de l'époque.

Elle commença à Fribourg, où les hôtels étaient trop étroits pour accueillir la foule des participants venus de toutes parts.

Un grand banquet y réunit les membres du Conseil fédéral, les Conseils d'Etat des cantons de Vaud et de Fribourg au grand complet et les délégations des gouvernements cantonaux, ainsi qu'un grand nombre d'invités de marque nationaux et étrangers. Le président de la Confédération Staempfli, celui du Conseil d'Etat de Fribourg Schaller, et le président du gouvernement vaudois Eytel, y prononcèrent de beaux discours, qui résumaient les difficultés de l'entreprise, arrivée à bon port, en exprimant l'espérance d'un succès favorable aux deux cantons et à la Confédération toute entière.

Ces trois orateurs, aujourd'hui à l'honneur, étaient justement ceux qui, chacun dans leur canton, avaient été le plus à la peine. Le soir, la ville était illuminée et un feu d'artifice, suivi d'un bal, termina cette première journée, c'était le 3 septembre.

Mais la vraie fête eut lieu le lendemain, vendredi 4 septembre 1862, à Lausanne, fête dont les habitants conservèrent très longtemps le souvenir agréable.

Le train contenant les invités partit de Fribourg et fut arrêté douze fois jusqu'à Romont par des collations et des fleurs offertes aux participants. Parmi les nombreux journaux qui ont rendu compte de la course, nous choisirons la chronique du *Journal des Débats*, écrite par Emile Deschanel, le père de celui qui fut président de la République française il y a peu d'années, article qu'il faudrait lire en entier, mais auquel nous n'emprunterons que le passage suivant :

« On s'empile dans le train, des Anglais et des Anglaises, avides de primeurs en fait de voyages, grimpent dans le convoi sans y être priés ; on leur demande leurs cartes d'invitation : ils n'en ont point : n'importe, ils s'installent carrément et restent, comme à Gibraltar ! En ce jour de fraternité, on finit par rire et on les laisse.

Nos insulaires triomphent sur toute la ligne :

à une station, la musique joue le « God save the Queen », l'air anglais ; alors ils se lèvent et se découvrent !

Le parcours est ravissant, forêts de sapin d'un vert sombre, alternant avec des vallées d'un vert gai, coupées de ruisseaux et de cascades : au fond, l'amphithéâtre des glaciers étincelants sous le soleil dans leur blancheur immaculée.

A chaque station, décorée de bannières, de feuillage, d'inscriptions, de fleurs et de toutes les populations d'alentour en habits de fête, le train est accueilli par des cris d'allégresse, fanfares, discours, canonnades, collations, vin d'honneur, offert par les plus jolies filles du pays. Tout le monde descend et fraternise. Ce qu'il est impossible de rendre, c'est la simplicité, la bonhomie, la cordialité de ces réceptions. Tout se fait sans faste et avec largeur, tranquillité dans les manières, bonté dans les yeux, enthousiasme sincère et profond, sur le visage comme dans les cœurs, c'est à regret qu'on remonte en wagon. »

On arrive à Oron, où le conseiller d'Etat Jan, originaire de cette contrée, prononce un discours pour féliciter les populations des sacrifices faits en faveur de leur belle entreprise.

A Chexbres, grand discours de Paul Ceresole, conseiller d'Etat, sur la persévérance de ceux qui ont construit cette importante ligne de chemin de fer.

A la sortie du tunnel de la Cornallaz, le temps est radieux et le paysage splendide ; on chante des airs patriotiques dans les wagons et le train s'arrête au-dessus d'Epesses. Là, le président du gouvernement vaudois, l'avocat Eytel, prononce les paroles suivantes, souvent reproduites dès lors : « Confédérés ! je vous présente le canton de Vaud ! Vous le voyez à vos pieds, avec ses champs, ses vignes, ses montagnes et son lac. Si, plus tard, de nouvelles discussions devaient s'élever entre nous, nous les précipiterons dans ces eaux profondes et, si cela ne suffit pas, nous les noierons dans les flots des vins généreux que ces coteaux produisent. »

A Grandvaux, à Lutry, vin d'honneur et enthousiasme indescriptible. (A suivre.)

UN CHEF-D'ŒUVRE SUR LE DOS

(MONOLOGUE.)

(Le monologueur, l'air navré, considère longuement le public, puis) :

J'ai perdu mon oncle. (Répondant à un Monsieur, dans la salle) : Merci, Monsieur, je me sens profondément touché de la sympathie que vous me témoignez à l'occasion de la perte cruelle que je fais en la personne d'un citoyen intègre, bon époux et bon père, dont le soleil s'est couché avant la fin du jour pour arriver au port avant l'orage. (A une demoiselle) : Je ne vous apprend pas cette triste nouvelle, Mademoiselle, pour vous pousser à m'envoyer des fleurs, puisque le cher homme a trépassé voici bientôt trois ans. (A une dame, avec un soupir) : Oui, Madame, il est au ciel et dans nos cœurs, vous avez raison, Madame ; comme vous le remarquez très bien ; son souvenir nous reste : c'est une peinture moderne qu'il m'a léguée. C'est d'ailleurs tout ce qu'il nous reste ! Elle est signée d'un grand nom. (A un Monsieur) : Pardon ?... Non, Monsieur, ce n'est pas celui de Cambronne.

Du jour où j'eus ce chef-d'œuvre sur le dos, le malheur pénétra dans ma maison. Ah ! vous n'avez pas idée des désagréments qu'il m'a occasionnés déjà !

D'abord, ma femme en l'apercevant n'a jamais voulu croire que ces pâtes de couleur constituaient un ensemble artistique, mais quand elle fit taxer le morceau et qu'il fut évalué à 10.000 francs sans le cadre ni le clou pour le suspendre, elle fut bien obligée de l'admirer : Sapristi ! s'écriait-elle (Caroline dit souvent sapristi, dans l'intimité). Sapristi ! C'est superbe ! Regarde donc ce paysage avec ce moulin dans le fond, n'est-ce pas ravissant ? (avec infiniment de dou-

ceur) : Mais, grosse bête, reprenais-je, ce n'est pas un moulin, c'est une tête de jeune fille derrière un bouquet de verdure. Ce rouge vif, tu vois : c'est la verdure.

— Jamais de la vie ! tu es fou Gottlieb ! Je distingue admirablement bien une roue, là : ce machin bleu avec des éclaboussures violettes.

— Tu te trompes, Caroline, ce que tu prends pour une roue, ce bleu et ce violet, c'est précisément les lèvres roses de la jeune fille.

Alors mon fils intervenant :

— Ça : c'est une vache qui broute. Voici la queue.

— C'est la tresse de la jeune fille, clamaient-je.

— C'est une aile du moulin, affirmait ma femme.

Impossible de s'entendre !

La domestique ayant insinué qu'il fallait considérer, peut-être, la toile dans un autre sens, ce fut le comble !

Tante Adèle juchée sur une échelle, la main en visière sur le front, distinguait nettement un crâne d'homme dans une casserole.

Tante Rose à plat ventre sur le plancher, les yeux louchant vers le haut découvrait très nettement une mèche de cheveux sur une assiette.

Mon neveu, la tête en bas, suspendu par les pieds au lustre du salon voyait un caleçon de bain sur un fil télégraphique. Ayant fait un mouvement malheureux, il tomba le nez sur le dos de tante Rose et s'en planta l'épine dorsale dans la narine, si profondément, qu'il fallut une petite pince pour l'en tirer.

Quant à ma nièce, perchée sur le piano, elle apercevait, en clignant un peu de l'œil, une brosse à dents sortant d'un pot de pommade, et sans cligner de l'œil : un rossignol... ou une poule... ou un canard, sur un bec de gaz.

Personne ne voulait avoir tort, il s'ensuivit une lutte épouvantable au cours de laquelle ma femme assomma mon fils, mon fils extermina la domestique, la domestique pourfendit tante Adèle, tant Adèle décapita tante Rose, tante Rose assassina mon neveu, et mon neveu dépeça ma nièce, et ma nièce désarticula ma femme.

Demeuré seul avec mon chef-d'œuvre sur le dos je résolus de savoir à tout prix ce qu'il représentait, et je me rendis, à cet effet, chez son auteur. Je surpris le peintre au travail : il avait placé dans le poing de son enfant un gros pinceau et le gosse s'en donnait à cœur joie de barbouiller une toile. « Hardi ! lui cria son père, vas-y ! » J'entrai. Je me présentai. L'artiste me reçut très aimablement :

— Comme vous le voyez, me dit-il, je suis en train de composer un tableau pour le salon des Indépendants.

— Ah ?... fis-je, et cela sera, sans doute, une nature morte ?

— Oh ! mon Dieu ! pourquoi pas ? reprit-il, cela m'est tellement indifférent.

Alors je m'enhardis :

— Maître, murmurai-je, j'ai l'honneur de posséder une œuvre de vous, seulement, excusez-moi : je ne suis pas un connaisseur, et, ma foi, j'ignore sa signification.

— Quel numéro portait-elle au catalogue, Monsieur ?

— 17, Maître.

Il sortit un calepin de sa poche, le feuilleta, puis lut :

— D'après Ducis, critique parisien, le 17 représente un adolescent sous un pommier, d'après Pache, critique suisse, il s'agirait d'un plat d'épinards, enfin, d'après Duroc de Belgique, ce serait une cathédrale dans le style gothique. Vous êtes renseignés.

— Tonnerre ! hurlai-je, fûreux, vous vous moquez de moi ! Avouez-le : le 17 ne représente absolument rien ! vous vous fichez du public ! Rien !

Alors, le Maître, très digne, avec ce mépris de l'être de génie pour le vulgaire, répondit doucement :

— Ne guezuez pas, Monsieur, je vous en prie. Puis il ajouta : Rien ? Vous avez dit : rien ? Pauvre imbécile !